

Zeitschrift: Schweizer Erziehungs-Rundschau : Organ für das öffentliche und private Bildungswesen der Schweiz = Revue suisse d'éducation : organe de l'enseignement et de l'éducation publics et privés en Suisse

Herausgeber: Verband Schweizerischer Privatschulen

Band: 11 (1938-1939)

Heft: 9

Anhang: Schweizer. Hilfsgesellschaft für Geistesschwache

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Schweizer. Hilfsgesellschaft für Geistesschwache

Redaktion: Dir. H. Plüer, Regensburg (Alle Einsendungen u. Mitteilungen der Sektionen richte man an die Red. dieser Rubrik)

Aptitudes remarquables chez certains arriérés.

Il est parmi les arriérés des enfants qui s'expriment, verbalement ou par écrit — lorsqu'on veut bien leur permettre de rédiger librement — avec une naïveté et une fraîcheur, d'autres fois avec une spontanéité et une originalité telles que ces retardés qui laissent bien loin derrière eux beaucoup de leurs camarades normaux.

J'ai eu un garçon de 12 ans, tout particulièrement original dans sa manière de narrer: ainsi, il raconte l'expérience de la bougie, s'éteignant sous un bocal de verre: „Elle a déjeuné tout l'air“ (elle l'a mangé pour son déjeuner). Puis, après avoir raconté que la bougie s'éteint aussi, même si on met le bocal au dessus, sans le poser sur la table, il ajoute: „Si c'est pas drôle!“ Il écrit exactement comme il parle. Ainsi, après avoir narré la fabrication des glaces, il ajoute: „Vous vous voyez, et vous voilà tout beau!“ (Il vous dessine devant la glace.) Ces apostrophes à des lecteurs supposés sont fréquentes chez lui: „Je traversais l'eau, justement où vous me voyez en train de me baigner“ (avec illustration à l'appui). — „La maîtresse a reçu une lettre: une classe nous paye le voyage, ils se privent de beurre et de dessert. Croyez-vous qu'ils sont aimables?“ Voici encore une interpellation, qui le montre préconisant la méthode expérimentale: il raconte ses vacances: „Nous partîmes en vacances, où nous profitâmes du soleil et du bon air, et nous augmentâmes de poids, et nous achetâmes des souvenirs de toutes sortes; nous les offrîmes aux parents et ils nous embrassèrent... (En rentrant à la maison): On allait le soir coucher dans une alcôve toute nouvelle, et ça nous semblait plus petit: si vous voulez pas le croire, eh bien! allez en vacances deux mois et vous reviendrez; et vous me direz si je dis des mensonges...“

Un jour que je m'étais permis de ne pas le trouver suffisamment propre, il me rétorque: „Je n'en peux rien, je transpire noir!“ Et une autre fois au beau milieu d'une leçon, il me demande: M'zell', est-ce que vous êtes aussi intelligente que ceux de la poste? — ??? — Eh bien oui, quand ils ont fait une erreur, ils disent que c'est nous!“

Les adultes méprisent souvent la psychologie: les enfants, eux, semblent la bien connaître. Nous avons déjà vu une illusion concernant l'espace.

En voici une autre concernant le temps: „Telle-ment qu'on s'est amusé, on aurait dit qu'on s'est amusé un quart d'heure (en réalité, cela avait duré deux heures). Et ce garçon de 13 ans, qui note ce trait de la psychologie du nombre chez les plus

anormaux: „On ramassait des marrons, on en avait une quarantaine“; les petits disaient: „J'ai deux marrons!“ (Pour eux, „deux“, c'était „beaucoup“.) Et cette compréhension de la psychologie des bêtes — et de la maîtresse! (A la promenade) Il y avait un gros chien du St-Bernard qui s'appelait Bruno. Quand nous sommes entrés, il a aboyé, et la fermière a voulu l'attacher; mais elle lui a dit: „Si tu es sage, je ne veux pas t'attacher!“ Et il n'a plus dit un mot. Alors il est plus obéissant que nous parce que quand on nous dit de ne pas faire quelque chose, on le fait; ça a bien touché la maîtresse. Et cette petite fille, révélant de façon bien involontaire la supériorité des intérêts ludiques sur le manger: (a la course d'école) „Quand on est arrivé vers la maison, on a pu jouer un petit moment, et après, on a dû manger.“

On sait qu'Albert Schweitzer recommandait, lorsqu'il faisait un cadeau à un enfant, qu'on ne le forçât pas à écrire une lettre de remerciements si sombre était le souvenir qu'il avait lui-même gardé de ces lettres. Il faut croire que la rédaction libre n'était pas encore pratiquée dans son école! Car les enfants habitués à raconter leurs dimanches ou ce qui se passe à l'école, ne se font pas prier pour écrire des lettres. Voici une carte dont on peut être sûr qu'elle n'a pas été dictée à l'enfant: „Chère maîtresse, je pensais plus à vous, et vous m'avez écrit une carte (pendant les vacances). Merci...“ Un camarade écrit à son ami qui est à l'hôpital, avec beaucoup de sensibilité: „Cher Paul, Dire tout ce que tu as fait pour nous, et on ne te voit plus!...“

Même les lettres de condoléances — si redoutables à beaucoup de plus âges — n'effraient nullement les arriérés: au contraire, ils désirent dire ce qu'ils peuvent et comme ils le peuvent à des gens dans le deuil. Ainsi ce petit garçon de 7 ans, réfractaire à l'orthographe, mais qui arrive à écrire cette lettre touchante à des parents qui ont perdu leur fils. Il écrit le matin du jour où a lieu l'ensevelissement: „Toute l'école est bien ennuillée que votre fils est mort, et vous, Monsieur et Madame P., vous avez beaucoup de chagrin. Quand nous, on mangera, vous pleurez (il veut dire: vous pleurez). La propre mère de l'enfant avait peine à croire qu'il eût écrit seul un message aussi touchant. Et cette fillette de 12 ans, bouleversée par un accident qui a tué un bébé, ce qui entraîne la mort de sa grandmère: la fillette „voyait“ la pauvre femme entre son enfant et sa mère, morts tous deux. Je lui proposai de lui écrire, et, d'un seul jet, elle trace

ces mots: „Chère Madame, nous sommes bien tristes de savoir que vous avez perdu votre petit garçon et votre maman. J'espère que vous ne pleurez pas trop; cela nous ferait trop de peine. J'aimerais bien vous soutenir: je ne sais pas comment faire...“ Aucun autre message ne toucha davantage la pauvre mère.

C'est avec un intérêt extrême et une joie profonde que mes élèves arriérés ont toujours suivi la vie des hommes célèbres et aussi avec un sens véritable de la vraie grandeur.

Vous avez parfois d'étranges surprises. Ainsi, après avoir raconté aux enfants la vie de St-François d'Assise, à propos de son centenaire, quelle ne fut pas ma surprise, lorsque je leur demandai ce qu'ils avaient préféré, dans cette vie si riche d'épisodes bienfaits pour capter l'intérêt des enfants, d'entendre les trois plus grands garçons tomber d'accord pour donner la préférence à la strophe de la Mort, ajoutée au cantique du Soleil, et disant à peu près ceci: „Béni soit notre sœur la mort qui nous prend par la main et nous conduit doucement vers la maison du Père.“

Je demandai aussi aux enfants ce qu'ils avaient préféré dans la vie de Beethoven. Un orphelin de mère se rappelle lorsque Beethoven est rappelé à la maison pour assister aux derniers moments de sa mère, et qu'il arrive trop tard. Rien ne l'avait autant impressionné que ce souvenir s'improche de sa douloureuse expérience. Voici ce que disent deux fillettes: „J'aime beaucoup quand son papa avait été réveiller le pauvre Beethoven, il devait jouer du piano. Il avait quatre ans. Il jouait au milieu de la nuit; il était fatigué.“ — „J'aime mieux quand une dame a perdu un petit garçon (cette fillette avait aussi perdu un petit frère) et Beethoven a dit: „Venez chez nous, je vous parlerai avec le piano...“ Il a joué du piano et la dame a été consolée.“ Quand au plus artiste de la classe, il aime „quand Beethoven regardait la nature pour inventer un morceau de musique“. Et, à la fin de la biographie de Beethoven, à la question: Pourquoi aimes-tu Beethoven? il répond: ...parce que, lorsque nous écoutons sa musique, nous avons les larmes aux yeux... ce qui, pour lui était rigoureusement vrai.

Pestalozzi aimait à rassembler autour de lui le plus possible d'enfants peu doués de corps et d'esprit, pour prouver mieux l'excellence de sa méthode. Les arriérés le lui rendent bien. Avec quelle ferveur n'ont-ils pas écouté la vie du grand ami des enfants malheureux! Et avec quelle saveur ils l'ont rendue. Je la leur racontais par tranches, pas trop longues, afin qu'ils puissent chaque fois la résumer dans leur journal, absolument librement. Puis, cela fait, je corrigeais l'orthographe, pour qu'ils se constituent chacun une vie de Pestalozzi, magnifiquement illustrée. Ensuite, j'ai choisi dans chacune ce qu'il y avait de meilleur et ça m'a donné une vie de Pestalozzi

pleine de charme! (Ne faut-il pas déplorer, en passant, que nous n'ayons pas davantage de ces récits enfantins, parce que trop souvent, le maître y met du sien, et ne laisse pas l'enfant s'exprimer avec toute sa spontanéité?) On trouvera cette vie complète ou dans l'Éducation des Enfants arriérés, 3^{me} édition, Delachaux et Niestlé, éd. Neuchâtel; ou dans Des Héros, biographies pour la jeunesse (Imprimeries Coop. Chaux-de-Fonds). En voici quelques extraits:

„A cinq ans, Henri a commencé à aller à l'école. Il était timide: il n'apprenait pas beaucoup: quand le travail lui plaisait, il travaillait, et quand le travail ne lui plaisait pas, il ne travaillait pas. Il croyait tout ce qu'on lui disait; quand on lui disait: Va chercher les encriers!“ il y allait, et même que ce soit des mensonges, il croyait tout. Aussi se moquait-on de lui.

Mais un jour, voilà qu'ils étaient bien en train d'écrire, tout d'un coup, il y a un tremblement de terre, ils se sauvent tous en bas avec le maître. Ensuite ils auraient bien voulu avoir leurs affaires: un garçon avait froid. Le maître demande: „Qui est-ce qui veut aller chercher les habits?“ Les enfants ont tous dit: „Pas moi! Pas moi!“ Et Pestalozzi a dit: „Moi, je veux aller!“ Alors il a été tout tranquillement; il a pris les sacs, les cahiers et les habits, et il est redescendu tout joyeux, et les a distribués. Alors, les enfants ont dit: „Ce qu'il est courageux! Il ne faudra plus nous moquer de lui!“ Une autre fois, encore bien pire: Il y avait un cheval furieux qui ruait: Henri Pestalozzi est monté dessus et est arrivé vers un pont sans barrière. Le garde lui a demandé: „T'oses (Tu oses) aller sur ce pont avec un cheval agité?“ Et il l'a traversé. De nouveau, les enfants ont dit: „Il ne faudra plus nous moquer de lui; il est trop courageux!...“

Pestalozzi écrivain: Pestalozzi était toujours triste; il mangeait un croûton de pain qu'il avait trouvé dans un champ et il regardait beaucoup les fleurs. Une fois qu'il rentrait de Bâle, il trouve derrière sa porte une demoiselle, Elisabeth Naef, qui avait entendu dire qu'il était tout triste, et qui venait voir si ça servait à quelque chose de l'aider: „Bonjour, Mademoiselle! — Bonjour, Monsieur! Je viens vous faire votre jardin. — Oui, Mademoiselle, merci!“ Et voilà Elisabeth Naef qui prend une bêche, et va au jardin; elle tourne la terre et elle plante des pommes de terre, des poireaux, etc. Et Pestalozzi qui devient plus heureux; et elle faisait le ménage de Pestalozzi, et il était tout content! Elle est restée trente ans: elle était gentille.

Pestalozzi avait un ami à Bâle, Iselin: c'était un savant: il lui a donné une bonne idée; il lui dit: „Puisque tu ne peux plus prendre des enfants; eh bien! tu écriras un livre pour qu'on soigne mieux les petits enfants!“ Pestalozzi a dit: „Tiens, c'est une idée!“ — Il allait dans les cafés, mais pas pour

boire de l'alcool, il se cachait derrière le fourneau et écoutait tranquillement tout ce qu'il trouvait intéressant. Il le notait sur le bord de vieux journaux ou sur de vieilles factures; et il faisait des fautes; mais son ami de Bâle les corrigeait et les faisait imprimer (sic). C'est ainsi qu'il a écrit son livre de Léonard et Gertrude. Pestalozzi a envoyé ce livre dans tous les pays; et tous les étrangers ont acheté ces livres et les ont lus; ils ont dit qu'il était savant. Ils sont venus chez Pestalozzi avec des chevaux et des voitures, et chaque fois qu'ils le voyaient (lui) il suçait sa cravate, et il était tout sale! Et quand les gens de la ville venaient le voir, on se moquait d'eux: „Oh! vous vous dérangez pour un homme si sale et si mal vêtu, et si pauvre!“ Et les gens répondaient: „Il a écrit un livre du nom de Léonard et Gertrude.“ Et d'autres qui venaient de France, d'Allemagne, d'Autriche, etc., disaient: „C'est ce vieux Pestalozzi qui a fait ce beau livre!“

Et cette description savoureuse de l'ancienne école: „Après Pestalozzi a été à Berthoud pour reprendre une école. Dans ce temps-là, qui voulait pouvait être maître d'école; même un ouvrier qui voulait prendre une école quittait son métier et allait faire le maître d'école pour apprendre aux enfants; chacun apportait un livre quelconque et lisait dans ce livre; et quand ils criaient tous ensemble, le maître était content; et s'il y en avait qui regardaient par la fenêtre, le maître tapait dessus avec une baguette, et ils recommençaient à crier, et le maître était content...“

Une fois, le gouvernement français est venu, et il a dit: „Non, ça ne peut pas tenir debout! On va faire venir Pestalozzi...“

La biographie terminée, je demandai de nouveau aux enfants d'indiquer trois raisons pour lesquelles ils aimaient Pestalozzi. Allez poser semblable question dans une classe où les enfants n'ont pas l'habitude ni de la rédaction, ni de répondre à des questions personnelles: vous verrez les enfants normaux pris de panique, souvent demander: Aura-t-on un chiffre? Les arriérés trouvent cela tout simple: c'est bien facile de dire pourquoi on aime Pestalozzi; chez les plus arriérés, les réponses n'ont pas grand sens, mais il faut admirer que cette dizaine d'enfants a su réunir dans leurs réponses tout ce qu'il y a de plus beau dans la vie du grand éducateur. En voici quelques-unes: parce qu'il a cherché les pauvres enfants qui traînaient dans la rue. — Parce qu'il a fait un beau livre pour que les mamans soignent mieux leurs enfants, dit un enfant passablement abandonné. Et un autre, doué d'un robuste appétit, dira parce qu'il a bien nourri les petits enfants. Parce qu'il gardait tout pour les autres et rien pour lui. Parce qu'il pardonnait à ceux qui disaient du mal de lui. — Il disait que lorsque l'école allait bien, c'était de leur faute (à ses collaborateurs), et quand on faisait mal, c'était de sa faute: j'aurais dû mieux faire!

Oui, en vérité, il vaut la peine de s'occuper d'enfants arriérés, qui ont un tel sens de la beauté morale!

Alice Descœudres.

Ehre, wem Ehre gebührt!

(Einges.) Auf Schluß des Sommerhalbjahres trat Herr Johannes Burkhard, Lehrer, aus dem aktiven Schuldienst zurück. Seit dem Herbst 1893, also volle 45 Jahre lang, wirkte er an einer Spezialklasse für Schwachbegabte in Winterthur, nachdem er vorher schon während 5½ Jahren als Lehrer in der Anstalt für schwachsinnige Kinder in Regensburg tätig gewesen war. Herr Burkhard kann also auf eine Amtstätigkeit von 50½ Jahren zurückblicken. Welche Summe von Arbeit und aufopfernder Hingabe schließt diese Zeitspanne in einem Lehrleben in sich, zumal an einer Spezialklasse! Wenn mancher ehemalige Schüler der Spezialklasse sich im spätern Leben leidlich zurecht fand, so hat wohl die verständnisvolle, gewissenhafte Bemühung des Lehrers J. Burkhard einen namhaften Anteil an diesem Erfolg. Wie herzlich freute sich der nun scheidende Lehrer je und je, wenn er wahrnehmen durfte, daß dieser und jener seiner Zöglinge ein Plätzchen zur Zufriedenheit seiner Vorgesetzten versah. Und wenn in andern Fällen der Unterrichtserfolg nicht der aufgewendeten Mühe entsprach, so hatte es gewiß nicht an der treuen Pflichterfüllung des Lehrers gefehlt.

Als Herr Burkhard seine Arbeit an der Spezialklasse übernahm, stand die Gründung des Heilpädagogischen Seminars noch in weiter Ferne. Herr Burkhard erwarb sich das Rüstzeug für seine besondere Aufgabe — sofern es nicht schon in der persönlichen Eignung begründet lag — in dem ersten, mehrwöchentlichen Bildungskurs für Lehrkräfte an Spezialklassen und Anstalten für Geistesschwache, sowie in mannigfachen Vorträgen und kürzeren Spezialkursen, die durch die Konferenz für das Idiotenwesen (jetzt Schweiz. Hilfsgesellschaft für Geistesschwache) veranstaltet wurden. Es war ihm ein besonderes Anliegen, sich auch gründliche Kenntnisse und Fertigkeiten in allerlei Handarbeiten zu erwerben, weil solche für Lehrer an Spezialklassen unentbehrlich sind. In allen Gebieten der Knabenhandarbeit ist er bewandert. Ein besonders schönes Zeugnis für seine manuelle Geschicklichkeit bilden die verschiedenen, sorgfältig gearbeiteten Reliefs, die in manchen Schulzimmern Winterthurs anzutreffen sind und beim heimatkundlichen Unterricht auch in Normalklassen hervorragende Dienste leisten.

Während nahezu 30 Jahren war Herr Burkhard an der Leitung eines Kinderhortes beteiligt und

wirkte auch auf diesem Gebiet der Jugendhilfe in großer Treue.

Herr Burkhard machte nie viel Aufhebens mit seinen Leistungen, sondern ging stets in vorbildlicher Bescheidenheit einher. Seine Kollegen an der Primarschule ließen es sich aber nicht nehmen, zu seinen Ehren eine schlichte Abschiedsfeier zu ver-

anstalten. Die zahlreiche Beteiligung aus allen Schulhäusern des Kreises Altstadt war ein beredtes Zeugnis für die hohe Wertschätzung, die Herr Burkhard bei seinen Kollegen genießt. In manchen Voten wurde das freundliche, wohlwollende, allzeit dienstfertige Wesen des Jubilars lobend erwähnt, und aus aufrichtigen Herzen wurde ihm ein recht sonniger Lebensabend gewünscht. W. G.

Ernst Wyß †

Nachdem ich meinem Freund und Kollegen Ernst Wyß, dem Vorsteher der aargauischen Erziehungsanstalt Biberstein, zum letzten Mal vor zwei Jahren begegnet war im Appenzellerland an einem schweizerischen Erzieherstag, traf mich seine Todesanzeige in der ersten Hälfte Oktober ganz unerwartet. Ich kannte ihn seit über zwanzig Jahren und lernte gleich von meinem ersten Schulbesuch, den ich in der Anstalt Biberstein machte, sein ruhiges, methodisch sicheres Arbeiten mit seinen geistesschwachen Schülern bewundern. Wiederholt schickte ich angehende Lehrerinnen für eine kurze Lehrpraxis zu ihm, damit sie dort die erste Anschauung im Unterricht Geistesschwacher erhalten. Er war gegenüber allen methodischen, psychologischen und pädagogischen Neuerungen konservativ und ein Feind alles „Pröbelns“ auf diesem Felde. Wie jede Persönlichkeit in exponierter Stellung war Herr Wyß der Kritik ausgesetzt, der Kritik von Leuten, die eine Persönlichkeit nicht in ihrer Ganzheit und Tiefe zu erfassen und zu würdigen vermögen. Freund Wyß ist seinen Weg gegangen, den er als den richtigen betrachtete, und das, was er als Erzieher, Lehrer und Betreuer der Geistesschwachen erreicht hat, macht alle Kritik verstummen. „Eine Begebenheit“, schreibt mir ein Freund, „bleibt mir unauslöschlich in Erinnerung: Ich war auf Schulbesuch bei Vorsteher Wyß. Die Knaben und Mädchen der obersten Stufe lasen, eines nach dem andern, einige Sätze aus einem Lesestück. Da kam ein Mädchen an die Reihe, das durch meinen Besuch offenbar aus der Fassung geraten war. Es las, stockte, las, stockte wieder und blieb schließlich endgültig stecken. „Gib mir deine Hand!“ Und das Kind reichte seine Linke dem Lehrer, Herrn Vorsteher Wyß. „So, jetzt lies nur ruhig weiter!“

Und siehe, das Brünnelein floß ruhig dahin.“ — Wer die tiefe Güte von Freund Wyß kennen gelernt hatte, der fand bei ihm mehr Grund zum Anerkennen als zum Kritisieren.

Ernst Wyß wurde am 16. August 1872 in seiner Heimatgemeinde Balm bei Bätterkinden im Kanton Bern als das sechste von acht Kindern geboren. Liebe zu den Tieren und zu der bäuerlichen Arbeit weckten in ihm, unterstützt durch den Eindruck seines Großonkels, des im ganzen Bucheggberg bekannten Tierarztes Wyß, den Wunsch, Tierarzt zu werden. Aber durch den frühzeitigen Tod seines Vaters wurde sein Plan durchkreuzt. Ernst wurde Lehrer. Vorerst wirkte er einige Jahre in Boningen. Darauf war er kurze Zeit tätig als Lehrer auf der Chrischona bei Basel. Im Jahre 1900 wurde er als Lehrer an die Taubstummenanstalt Riehen berufen. Hier fand er in Rosa Hofer seine Lebensgefährtin, mit der er vorerst für kurze Zeit in Chaluet bei Court und dann bis zum Ausbruch des Weltkrieges an der Gesamtschule Merzligen im Amt Nidau wirkte. Im Herbst 1914 übernahm er die neu gegründete Hilfsklasse in Biel und fand endlich im Jahr 1916, als er zum Hausvater der Anstalt Biberstein gewählt wurde, dort seine eigentliche Lebensaufgabe. In den letzten Jahren drängte sich ihm, nachdem er durch verschiedene Krankheiten geschwächt worden war, der Gedanke auf, von der Anstalt und ihrer Arbeit zurückzutreten. Es war anders bestimmt. Am Morgen des 10. Oktober begab er sich aufs Feld und fiel in seiner Gebrechlichkeit und körperlichen Unbeholfenheit einem Unfall zum Opfer.

Seine Grundkräfte, die ihn durch die jahrzehntelange schwere Anstaltsarbeit trugen, waren Opferbereitschaft und Liebe. H. P.

Erziehungsheim Kriegstetten

nennt sich heute die frühere Anstalt für schwachsinnige Kinder. Die Bestrebungen, die Anstalt zum Heim zu gestalten, sind unbedingt zu begrüßen; das gilt nicht nur für Kriegstetten, sondern allgemein. Zu einem Heim gehört aber Familiencharakter, und diesen zu wahren, ist selbstverständlich für ein kleines Haus leichter als für ein Institut mit über hundert Insaßen. Alles hat seine Grenzen. Aber aner-

kennenswert ist alles, was getan wird, um das Heimelige im Haus, sei es nun klein oder groß, zu wecken und zu wahren. Und das hängt wohl auch an der Einrichtung, aber viel mehr am Geist, der im Hause waltet. Jedenfalls soll alles, was Aergernis im Hause verursachen könnte, vermieden werden, und dazu gehört auch der Name und die Aufschrift auf Couvert und Briefpapier. Es scheint uns ein

gutes Omen für den Geist der jungen Hauseltern, F. und M. Fillinger-Seitz, daß sie ihren ersten Bericht, umfassend die Jahre 1936/37, mit dem Bestreben beginnen, ihren Kindern ein Heim zu bereiten. Möge ihnen das gelingen. Den zurückgetretenen

Hauseltern, W. Fillinger-Kofmehl, die während 24 Jahren die verantwortungsvolle Erziehungsarbeit mit so viel Erfolg geleistet haben, wünschen wir einen recht wohlthuenden, gesegneten Lebensabend.
H. Plüer.

Vorlehrcurse Werkjahr Zürich.

Darüber sprach am Samstag, den 22. Oktober, im Namen des Vereins Arbeitsgemeinschaft Werkjahr der Präsident und Schöpfer der Kurse, Lehrer A. Wunderli, Zürich, vor den Pressevertretern. Der Verein hat sich zur Aufgabe gemacht, mit leicht entwicklungsgehemmten Jugendlichen, deren Intelligenz aber für eine Berufslehre ausreicht, planmäßig organisierte Vorlehrcurse für Schlosser und Schreiner durchzuführen. Die vorgelegten Arbeiten der Kursteilnehmer legten eindringlich Zeugnis ab von auffallend guten Leistungen. Die Schweizerische Schreinerzeitung vom vergangenen April schreibt über die erste Ausstellung vom 1.—4. April im Schulhaus Linthescher: „Die als Lehrgang eines sogenannten Werkjahres ausgestellten Arbeiten waren dazu angetan, auch dem Fachmann überzeugte Anerkennung abzurufen, nicht nur der Qualitätsleistungen wegen, sondern ebenso sehr im Hinblick auf Zweck und Ziel der Vorlehrcurse.“ Und der

Vorsteher der Lehrlingswerkstätten der Schenkung Dapples, Zürich, W. Schweingruber, schreibt: „Ich sehe genau, daß die Gründlichkeit Ihrer Ausbildungsmethoden in bezug auf manuelle Fertigkeit von keiner andern Institution erreicht wird. Das besonders wertvolle an Ihren Vorlehrcursen ist die Tatsache, daß die Arbeitsbewegungen in ihre Elemente zerlegt werden.“ Wie uns Herr Wunderli mitteilte, besteht die Absicht, in St. Gallen und Basel ähnliche Kurse ins Leben zu rufen. Sie sind heute notwendig und liegen ganz im Interesse unserer schulentlassenen Jugend, besonders der Städte. Das Unternehmen verdient nicht nur Anerkennung, sondern auch Unterstützung, und es ist kaum verständlich, daß die eidgenössischen Behörden sich bis heute noch nicht entschließen konnten, dem Unternehmen die ihm auf Grund des neuen Bundesgesetzes über die berufliche Ausbildung zukommende Unterstützung zu gewähren.
H. Plüer.

Schweizerische Vereinigung für Anormale.

Am 29. und 30. Oktober erledigte die Schweizerische Vereinigung für Anormale unter der gewandten Leitung von Regierungsrat Dr. R. Briner (Zch.) in Luzern die Jahresgeschäfte. Protokoll, Jahresbericht und Jahresrechnung wurden anstandslos genehmigt; dagegen gab das Budget Anlaß zu verschiedenen Aussetzungen und Angriffen. So wurde von einer Seite die Unterstützung von rein religiösen Verbindungen verlangt; von einer andern Seite wurde hievon energisch gewarnt. Die Frage soll vom Arbeitsausschuß näher geprüft werden.

Da der Ertrag der Kartenspende im laufenden Jahr um rund 80,000 Fr. günstiger war als im vorhergehenden Jahr, so fiel es umso mehr auf, daß für den Guyerfonds (er dient zur Finanzierung von Einzelfällen) 30,000 Franken Reserve angelegt werden sollte, während den Unterverbänden kein Rappen mehr zukommen sollte als im letzten Jahr. Wir stellten darum den Antrag, den Reserveposten von Fr. 30,000.- um 50% zu kürzen und 15,000 Fr. den schweizerischen Verbänden zukommen zu lassen, denen es ja nicht mehr möglich sei, den vielen Gesuchen um Beiträge zu entsprechen. Die uns zur Verfügung gestellten Mittel würden gerade ausreichen für die Unterstützung der bestehenden Patrone. Der Antrag vermochte zwar nicht durchzudringen, führte aber zum Beschluß, den Vorstand im

Laufe des Jahres zu einer Extrasitzung einzuladen, um die Frage des Verhältnisses zwischen Zentralsekretariat und Unterverbänden abzuklären. Ist die Unterstützung von Einzelfällen Aufgabe der Unterverbände oder des Zentralsekretariates oder der Kantone und der regionalen Fürsorgestellen? Daß die Gesuche in den Kantonen, aus welchen sie stammen, abgeklärt und begründet werden sollen, darin sind wohl alle Beteiligten einig. Die Frage dreht sich mehr darum, ob eine interkantonale Kontrolle nötig sei und wem diese zuständig sein soll, dem Zentralsekretariat oder den Verbänden. Wenn keine Kontrolle vorhanden ist, so haben wir keine Gewähr dafür, ob nicht da und dort die Subventionen dazu verwendet werden, die Finanzen der Gemeinden zu schonen. Wir hätten keine Gewähr dafür, daß der Beitrag überall im Interesse und zum Wohl des zu versorgenden Kindes verwendet werde. Daß eine solche Kontrolle ebensogut vom Zentralsekretariate ausgeübt werden kann als von den Unterverbänden der S.V.f.A., ist gar nicht zu bezweifeln. Dagegen besteht heute schon, und das muß einmal gesagt werden, in weiten Kreisen Bedenken, daß allzuweite Kompetenzen im Zentralsekretariat vereinigt werden. Es steht uns fern, der jetzigen umsichtigen und sehr verdienten Inhaberin des Zentralsekretariates nahezutreten oder

irgend einen Vorwurf zu machen; es handelt sich in unserer Angelegenheit nicht um Personen, sondern um grundsätzliche Fragen.

Wir hoffen, der Vorstand der S.V.f.A. werde in der zur Lösung dieser Frage anzuberaumenden Sitzung den rechten Weg finden!

Ein Gesuch des Verbandes „Volksaufklärung über den Alkoholismus“, den Kartenverkauf an die S.V.f.A. abzutreten gegen jeweilige angemessene Beteiligung an Erträgen, wurde, nachdem Dr. M. Oetli persönlich in trefflichem Votum dafür eingetreten war, dem Vorstand zur Prüfung überwiesen.

Um dem Vorwurf zu begegnen, die S.V.f.A. teile jährlich Hunderttausende von Franken aus für Anormale, tue aber zu wenig für die Vorbeugung, wurde eine besondere Kommission bestimmt zum Studium der Vorbeugearbeit.

Wir möchten zum Schluß darauf hinweisen, daß wir erneut unter dem Eindruck standen, daß die Delegiertenversammlung der S.V.f.A. nicht das wert ist, was sie kostet. Von einer Seite wurde mir geschrieben, das betr. Mitglied habe sich nach der Versammlung sagen müssen, es wisse nicht, wofür es die große, teure Reise gemacht habe. Vor Jahren wurde die Delegiertenversammlung jeweils mit der Jahresversammlung der Schweizerischen Vereinigung für Heimerziehung und Anstaltsleitung zusammengelegt. Es zeigte sich aber, daß so die Zeit nicht ausreichte, um unbehindert aneinander vorbei zu kommen. Es sollte aber ein Weg gefunden werden, daß die großen Kosten einer Delegiertenversammlung auf zwei verschiedene Aufgaben verteilt werden könnten.

H. Plüer.

Glanures.

(Sous cette rubrique, la Section romande de la Société suisse en faveur des arriérés donnera chaque mois quelques mots d'analyse sur des ouvrages, revues, publications se rapportant à l'éducation des enfants arriérés, au point de vue social, psychologique ou pédagogique. Toute demande de renseignements concernant cette rubrique est à adresser à M. H. Plüer, directeur, Regensberg, accompagnée d'un timbre poste de 20 cts.).

Dans le No de juin 1938, Notre Bulletin — organe de l'Association Amicale Française des Instituteurs publics d'Enfants arriérés — M. Thomas, inspecteur de l'Education physique rappelle d'utiles conseils sur la manière de donner une leçon de gymnastique à des enfants arriérés. L'auteur nous met en garde contre la pratique d'exercices de gymnastique purement orthopédique et recommande une gymnastique ayant pour but l'activité joyeuse des élèves.

Abondants renseignements bibliographiques sur les revues et livres récents en dernières pages de ce numéro.

*

Les Annales de l'Enfance — bulletin mensuel du Foyer Central d'Hygiène (Association Léopold-Bellan, Paris) a consacré presque exclusivement ses deux derniers Nos. à un compte-rendu du 1er Congrès international de Psychiatrie infantile, dû à la plume de son directeur, M. Ed. Guilmain. Rappelons à nos lecteurs que M. le Dr. Jean Wintch, de Lausanne fut l'un des rapporteurs de ce Congrès sur ce sujet: „Les réflexes conditionnés“. M. le Dr. Wintch a offert au public ses fines et originales observations dans „Les premières manifestations motrices et mentales chez l'enfant“, ouvrage que nos collègues liront certainement avec un vif intérêt.

Signalons encore un article de Mlle Rémy, secrétaire générale de la Société Alfred-Binet, sur cette question intéressante: „Quels élèves admettre dans une classe de perfectionnement (classe spéciale dit-on chez nous)?“ On y trouvera une classification des arriérés, établie d'après leur niveau intellectuel et indispensable à ceux qui s'initient à l'enseignement aux arriérés.

*

Le dernier Bulletin de la Société Alfred-Binet nous fait part du décès de M. Victor Vaney (1859—1938), ancien secrétaire général de la Société dont le nom restera attaché aux premiers barèmes d'instruction et spécialement de lecture à haute voix (lecture sous-syllabique, syllabique, hésitante, courante, expressive).

M. le Dr. Th. Simon bataille contre l'introduction trop hâtive de l'étude de la grammaire systématique au degré inférieur de l'école primaire. Il réclame, avec bon sens, que l'acquisition des faits grammaticaux précède l'acquisition des règles abstraites. L'important dit-il en substance, ce n'est pas de savoir la règle d'accord de l'adjectif, mais d'écrire correctement „un cheval noir“, „de la fumée noire“, „des cheveux noirs“. Les termes „masculin“, „féminin“, „singulier“, „pluriel“, introduits précocement „cachent la réalité qu'on prétend éclairer par eux“. Une fort intéressante lettre d'un directeur d'enseignement en Afrique équatoriale française est versée au dossier de l'enquête et aboutit aux mêmes conclusions: „Enseigner prématurément la grammaire, c'est faire oeuvre nuisible“.

M. C.

*